

60000

◆ LE TRÉSOR DES EDREI ◆

1 Au commencement

Au commencement étaient les jumeaux célestes : Nehemah¹ la Créatrice et Kaguluhan² le Destructeur.

De leur étreinte naquit le monde.

Alors que la Déesse créait à foison, le Dieu emportait le surplus qui aurait étouffé la vie.

Les Edrei³ furent les premiers à exister. Enfants des nuées, ils demeuraient assez près du ciel pour avoir conscience de la présence divine. Derrière chaque pensée, chaque rayon solaire, chaque goutte de pluie, ils percevaient la puissance de Nehemah et entendaient les lointains échos de son cœur réjoui. Dès leur apparition, ils remercièrent la Déesse de ses bienfaits en lui accordant un culte vivace. Plus que tout, ils redoutaient le vent de Kaguluhan, seul capable de détruire leur frêle corps constitué de nuages.

Un jour, ils rejoignirent la Terre : alors commença l'ère des hommes⁴.

1. Nehemah signifie « notre mère » en navajo.

2. Kaguluhan signifie « chaos » en tagalog, un dialecte polynésien.

3. Edrei : prénom biblique qui signifie « nuage ».

4. Pour trouver des parties de références ou des compilations sur les mythes fondateurs, vous verrez au fil du texte des notes de bas de page qui vous serviront à approfondir quelques éléments du récit. Les fragments qu'elles représentent sont parfois élusifs. Une compréhension totale de ces informations n'est en rien nécessaire pour profiter du récit. Bon nombre allient laconiquement fait historique - au gré des connaissances et appétences fort subjectives de l'auteur - y compris quelques anecdotes, éléments de fiction et éléments de légende. Le tout sert de base solide entre raison et sentiments.



2 L'origine des clans

Depuis l'origine, les Edrei vivaient divisés en deux clans : les Albes⁵ et les Phryges⁶. Le temps, pour eux, ne se mesurait pas. Passé, présent et avenir coexistaient dans un tout cohérent et constant. La Déesse les avait créés différents : différents ils étaient, chacun persuadé d'être supérieur à l'autre. Leur inimitié était aussi indissociable d'eux que l'énergie qui parcourait leur corps.

Bien qu'en tous points similaires, avec leurs membres cotonneux, constitués de volutes de fumée qui s'animaient lorsqu'ils parlaient, les Albes se démarquaient des Phryges par un infime détail, dont ils faisaient grand cas. L'esprit des Phryges, leur tête si l'on peut dire, s'achevait en un arrondi que les Albes se plaisaient à qualifier d'avachi. Eux-mêmes se targuaient d'une pensée acérée, en pointe courbe, dont les Phryges ne manquaient jamais de signaler l'étroitesse.

La notion d'homme et de femme n'existait pas en eux : ils tendaient tour à tour et selon leur caractère vers ce que l'on considère aujourd'hui comme propre à chaque sexe. Les Edrei ne naissaient pas au sens où nous l'entendons : ils apparaissaient tout simplement, et le lieu où ils surgissaient les rapprochait des Albes ou des Phryges. Les anciens s'empressaient d'instruire les nouveaux arrivants sur la manière de prier la Déesse et l'erreur dans laquelle persistait le clan opposé. Parfois, ils cherchaient dans les volutes neuves des derniers créés la trace de marques divines. Les plus innocents prétendaient vouloir contempler un fragment de la beauté de la

5. Albion vient du grec, c'est l'ancien nom de la Grande-Bretagne.

6. Le bonnet phrygien est l'un des symboles de la République française.



Déesse. D'autres admettaient qu'à travers ces incursions, ils s'efforçaient de prouver l'ineptie de leurs adversaires de toujours.

Doués du pouvoir de métamorphose, les Edrei l'exerçaient pour vivre : leur corps, aérien et léger, ne pouvait se maintenir indéfiniment. Pour trouver l'énergie indispensable à leur survie, ils devaient s'incarner et prendre l'apparence d'êtres terrestres. Parcourant le monde, ils y récoltaient les forces leur permettant de perdurer auprès de la Déesse. Ils alternaient ainsi leurs phases d'existence entre les nuages et la Terre.

Les Albes, organisés et méthodiques, appréciant le calme d'une société bien pensée, se matérialisaient dans les végétaux. Amateurs de passions éphémères et tumultueuses, les Phryges préféraient se transformer en animaux. Chacun restait changé aussi longtemps qu'il le fallait avant de revenir parmi les siens, au-dessus des nuages. Immortels tant qu'ils se tenaient à l'écart du vent de Kaguluhan, ils perdaient leur invincibilité en se métamorphosant, et redoublaient de prudence durant leur mutation.

Dans leur état naturel, les Edrei vivaient si haut qu'ils n'apercevaient pas la Terre. Les Albes aimaient la plénitude des altostratus fondus dans l'horizon ; les Phryges appréciaient davantage la fantaisie des cumulonimbus. Leur peuple ne s'assemblait que pour les grandes occasions, solstices, éclipses et autres manifestations exigeant qu'ils prient la Déesse.

Ils divergeaient dans son culte comme dans presque tous les sujets. Attachés à l'esprit plutôt qu'à la lettre, les Phryges interprétaient chacun de ses commandements. La Déesse, disait-on, respirait à travers les Edrei : les Phryges estimaient ainsi que la Créatrice vivait par leur intermédiaire, que par conséquent le moindre de leurs actes était divin et qu'ils avaient raison en

tout. Les Albes considéraient à l'inverse que, serviteurs de la Déesse, ils devaient en chaque geste se remettre en question, pour tenter d'atteindre à sa hauteur de vue.

Leur culte se ressentait de ces écarts. Menés par leur monarque, les Albes se recueillaient en silence, concentrés sur les vapeurs de leur corps. Inspirés par leurs représentants, les Phryges multipliaient les hymnes et les oraisons tapageuses.

« La Déesse respire à travers les Edrei, répétait inlassablement le prédicateur des Phryges. Chacun de nos souffles lui rend hommage, tout ce que nous faisons est bon.

— C'est une métaphore, s'évertuait à le contredire le prêcheur des Albes. Il ne faut pas prendre cette parole au sens propre. Tout ce que nous faisons doit rendre hommage à la Déesse. »

Ainsi se contredisaient-ils sans fin, en venant parfois au combat terrestre lorsque les mots ne suffisaient plus⁷.

7. L'une des principales différences entre catholiques et protestants réside dans l'interprétation de l'Eucharistie. Les catholiques pensent que l'hostie et le vin deviennent « vraiment » le corps et le sang du Christ pendant la communion. Les protestants estiment que c'est un symbole. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils se sont à plusieurs reprises entretenus au cours des siècles.

3 Le jour de l'éclipse

Lors d'une éclipse à toute autre semblable, ils se laissèrent emporter par la rivalité. Nul ne voulait s'arrêter de prier tant que le clan adverse continuait. Réunis au plus près du soleil, ils s'exhortaient à la concurrence par leurs attitudes respectives. Ils l'invoquèrent tant et si bien, avec une telle ardeur, que la Déesse détourna son attention de la création du monde.

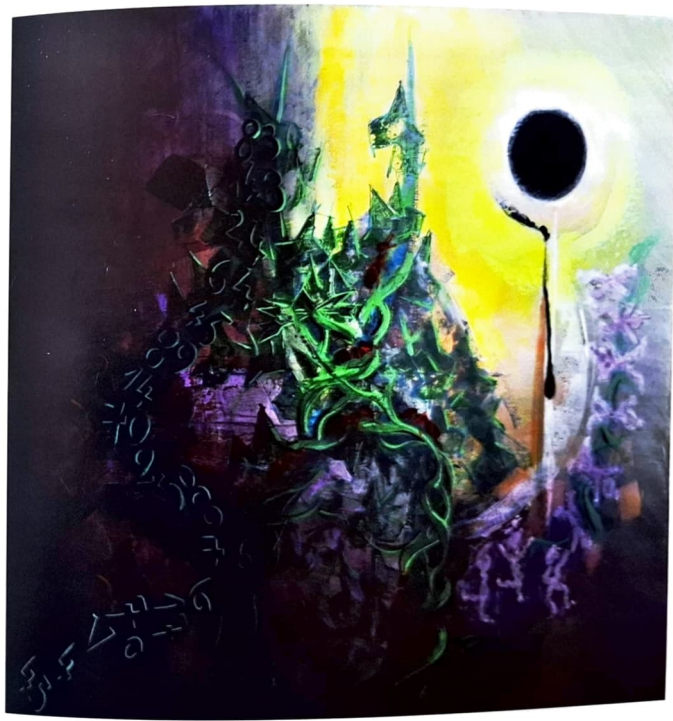
Alors, le vent de Kaguluhan souffla plus fort.

Imprévisible et irrégulier, ce vent qu'ils craignaient s'engouffra dans le cœur de la Déesse distraite. Elle l'en chassa, mais pas si vite qu'il n'eût le temps d'y creuser une larme. Une infime et minuscule larme noire.

Ce jour-là, le monde tel que les Edrei le connaissaient se mit à changer. La Terre, luxuriante et paradisiaque, perdit de sa splendeur. Les premiers à se métamorphoser ne tardèrent pas à s'en rendre compte. L'air n'était plus si parfumé, le soleil si doux et l'eau si claire. Les plantes se fanaient, les pierres tombaient en poussière, les animaux mouraient les uns après les autres, emportés par le vent de Kaguluhan.

Bientôt, cet air pernicieux s'attaqua aux nuages. Jadis rebondis et irréprouchables, ils se creusèrent de formes disgracieuses. Impuissants, les Edrei voyaient se détacher des pans de nuées de plus en plus imposants, fuyaient leurs demeures ancestrales, s'évanouissaient eux aussi s'ils se montraient imprudents.

SOLEIL NOIR



Le vent souffla tant et si bien que les Albes et les Phryges en vinrent à vivre côte à côte. Leur haine mutuelle n'avait jamais été si farouche. Dans l'espoir de redonner sa force à la Déesse meurtrie, ils priaient avec plus de ferveur que jamais, invoquaient, suppliaient, pratiquaient les rites éternels, en vain.

La Déesse autrefois palpable restait muette.

Les jours même faiblissaient : le soleil brillait avec moins de clarté, les reliefs s'affadissaient, la vie perdait de ses couleurs. Si nul ne sait qui des Albes ou des Phryges frappa le premier, personne n'ignore les conséquences désastreuses du combat ainsi déclenché. Incapables de s'affronter sous leur forme naturelle, les Edrei firent de la Terre leur champ de bataille. Des mastodontes paisibles commencèrent à déraciner les forêts. Les fleurs se virent piétinées par les fauves, les branches des arbres tombaient sur le moindre animal, des lianes vivaces se mirent à étouffer ce qui les touchait. Les Albes espéraient ainsi tuer des Phryges, et réciproquement. La victoire de l'un des deux camps prouverait la responsabilité de l'autre dans la catastrophe que rien ne semblait pouvoir arrêter.

Organisés en bataillons, les Phryges utilisaient la faune comme appât. Maîtres des mers, ils agressaient les algues et parvinrent à en chasser les Albes. Ceux-ci se retranchèrent dans les forêts. Herbes, fleurs et buissons entreprirent d'attaquer des animaux que jusqu'alors ils nourrissaient. Paniqués, les êtres se mirent à adopter des comportements étranges. Ils fuyaient vers le vent de Kaguluhan en croyant l'éviter, s'entretuaient en voulant se porter secours, mouraient en nombre au service d'une cause qui les dépassait.

Le carnage atteignit de tels sommets que la Déesse gronda. Alors que sur Terre le combat faisait rage, le tonnerre résonna dans les nuages. Des éclairs jaillirent et firent taire les prédicateurs des deux camps. Les guerriers furent arrachés à leur métamorphose et projetés dans la tourmente. Les cieux se déchirèrent dans une pluie de grêle ; les barrières qui maintenaient le vent de Kaguluhan loin des Edrei menacèrent de céder.

Leurs volutes affolées, Albes et Phryges ne savaient plus où donner de la tête. Ballottés par la tempête, ils se traversaient les uns les autres, se confondaient, criaient, oubliaient jusqu'à leur nom pour les plus récemment arrivés. Le monde n'avait plus de sens, l'impensable se produisait : du lierre perçait les nuages, sa tige parcourue de fourmis immenses que la tourmente n'effrayait pas. Les Edrei s'efforçaient inutilement de se protéger sous les feuilles ou derrière les insectes ; ils ne parvenaient plus à se métamorphoser.

Quand leur terreur fut à son comble et qu'ils crurent leur dernière heure arrivée, la Déesse s'apaisa. Dans le tumulte finissant, sa fureur devint une litanie, que chacun put entendre.

« SUR LE SENTIER DE LIERRE, ALLEZ, ENFANTS.
AU BOUT, IL VOUS FAUT TROUVER LE TRÉSOR
QUI VOUS SAUVERA EN VOUS UNISSANT.

QUATRE NE FONT QU'UN DANS LES ÉLÉMENTS :
TROIS DE CHAQUE IRONT VERS EUX, RÈGLE D'OR !
COUREZ VERS LE SENTIER DE LIERRE, ENFANTS. »

La plus grande confusion régnait parmi les Edrei. Leur nature divine leur permettait de comprendre sans peine les paroles sibyllines de la Déesse : le plus difficile pour eux n'était pas d'en saisir le sens, mais bien d'accepter leurs implications, que la permanence du chemin de lierre les empêchait d'oublier.

Alors qu'il avait paru pousser sans ordre aucun durant la tempête, il s'étendait à présent en une tige unique, qui partait de leur nuage avant de disparaître dans un océan de blancheur. Ses feuilles d'un vert chatoyant et ses fourmis industrielles rappelaient l'antique visage de la Terre, avant que n'y souffle trop fort le vent de Kaguluhan.

Albes et Phryges tinrent conseil. Tandis que le souverain des Albes s'approchait avec ses féaux, les Phryges envoyèrent leur représentant et ses ministres.

« La Déesse a parlé, déclara l'Albe. Pour la sauver, trois émissaires de chaque peuple doivent suivre le chemin de lierre.

— Un sens est caché derrière ces mots, soutint le Phryge. Nous devons atteindre les quatre éléments, c'est une évidence. Eau, air, feu et terre nous permettront de trouver le trésor qui nous préservera. Il s'agit cependant d'une épreuve et non d'une alliance : ceux qui triompheront deviendront les maîtres des Edrei. Une union entre nous serait contre nature !

— Que de mots pour énoncer une défaite courue d'avance ! Que la sélection commence. »

Chaque peuple eut recours à ses propres méthodes pour choisir les émissaires d'une quête aussi vitale. Faute d'indications de la Déesse sur les qualités nécessaires à la victoire, il fallut se fier à d'autres jugements.

Partisan de l'équilibre, le monarque qui gouverne les Albes désigna Elk⁸, guerrier impétueux, Ute⁹, le plus sage de tous et Moasi¹⁰ la rusée.

Plus longs à trancher, désireux de choisir en toute égalité parmi les Edrei candidats, les Phryges multiplièrent les tours d'élection pour nommer trois d'entre eux avec la plus totale objectivité.

Las des tergiversations de leurs adversaires, les Albes partirent dès que la décision souveraine fut arrêtée.

8. Elk signifie « élan » en anglais (l'animal, et non le sentiment, qui se dirait "vigour").

9. Ute signifie « peau-rouge » en navajo.

10. Moasi signifie « chat » en navajo.

4 Les Albes et la géode du feu

La tige du lierre était assez large pour qu'Ute, Elk et Moasi cheminent de concert. Jamais encore ils ne s'étaient sentis si minuscules, ou si différents d'un végétal. Le lierre paraissait animé d'une vie propre, familière et pourtant radicalement étrangère à la leur, comme si la Déesse avait mis en lui son pouvoir le plus profond.

Ses grandes feuilles formaient autant de marches sur lesquelles flottaient les trois silhouettes de fumée. Elles progressaient lentement au milieu des nuages, un palier après l'autre, sans voir la fin de la gigantesque tige qui se perdait dans l'horizon. Infatigables, les fourmis s'y succédaient en une file ininterrompue. Les jours et les nuits défilaient et nul Phryge ne les rattrapait.

« Comme ils tardent à se décider ! commenta Elk. Même quand il en va de la survie de la Déesse, ils sont incapables de hâter leurs maudites élections.

— Ils ont toujours été paresseux, siffla Moasi.

— Souvenez-vous de la Guerre du Culte, renchérit Ute. Lorsque notre premier monarque eut la révélation de la Déesse, et s'opposa au tapage des Phryges dans la prière. On a parlé de trahison, nous ne méritions plus le nom d'Edrei !

— Existais-tu en ce temps-là, Ute ? voulut savoir Moasi.

— J'apparus très peu après cette période.

— Et la grande scission ? demanda Moasi. Y eut-il une époque où les Edrei ne formaient qu'un seul peuple ?

DROIT VERS LE CIEL



— C'est une légende. Les Phryges sont des Albes de moindre envergure, il suffit de voir leurs volutes avachies pour s'en rendre compte. La Déesse nous a voulu un, sans cela nous ne partagerions pas le nom d'Edrei ; comme toujours, les moins avisés ont tergiversé pour interpréter sans logique, et les Phryges sont nés...

— Vous parlez trop, les coupa Elk. Regardez plutôt ! Là-bas, le chemin de lierre s'élève vers le ciel, mais une autre branche plonge vers la Terre. Pressons-nous ! »

Entraînés dans le sillage de l'Albe impétueux, Ute et Moasi volèrent plus vite. Les feuilles s'agitaient à peine à leur passage, leur concentration rendait leur silhouette plus nette que jamais, accentuant la pointe de ce qui ressemblait à un casque et abritait leurs plus intenses pensées.

Elk ne s'était pas trompé. Au milieu de la mer de nuages, le lierre gigantesque se scindait en deux. Une tige montait vers l'azur tandis qu'une autre s'enfonçait dans les nuages ; les fourmis suivaient cette dernière. Très lentement, les nuées glissaient autour du lierre, emportées par le vent de Kaguluhan ; les Albes veillaient à ne pas s'éloigner de la plante divine, immobile malgré la brise mortelle.

« Quel chemin prendre ? demanda Elk.

— C'est par le soleil que tout a commencé, murmura Ute. C'est vers lui que nous devons aller en premier. »

Ne croyez pas que s'élever sur la tour de lierre fut plus difficile que suivre le sentier au-dessus des nuages. Constitués de fumée, les Edrei ne connaissaient pas les lois de la gravité ; ils se mouvaient aisément quelle que soit leur direction. Bondissant de feuille en feuille, ils

progressaient à toute vitesse, toujours plus haut, jusqu'à ce que la mer de nuages se transforme en nuée vaporeuse et lointaine.

Bientôt, ils percurent la courbure de la Terre. Ce foyer qu'ils savaient rond se déformait de manière infime, pas assez cependant pour échapper à leur œil perçant. Perchés sur le lierre qui montait droit vers le ciel, Ute, Elk et Moasi sentirent la force de Kaguluhan qui avalait lentement la planète. Atome après atome, le frère annihilait la création de sa sœur.

Alors, pour la première fois de leur vie, les Albes connurent la peur. Pas cette panique qu'ils avaient éprouvée quand la Déesse avait grondé ni ce frisson non dénué d'excitation qui les parcourait pendant leurs luttes contre les Phryges. Transformés en arbres ou en algues, ils avaient à plusieurs reprises frôlé la mort ; ballottés par le tonnerre de la Déesse, ils s'étaient crus proches de la fin.

À présent, ils contemplaient le néant. Il n'était plus question ici de leur existence en tant qu'individus ou de leurs erreurs personnelles. La déformation de la Terre représentait quelque chose de si colossal que leurs volutes se figèrent de terreur pure. On ne combattait pas Kaguluhan. On se laissait engloutir, et l'impuissance que l'on ressentait tétanisait la pensée. Kaguluhan détruisait l'espoir avant qu'il naisse, il annihilait l'envie de vivre elle-même.

Après avoir vu ce qui les attendait, Ute, Elk et Moasi n'évoquèrent plus les Phryges. Leurs conflits faisaient figure d'algares puériles. La manière même dont ils progressaient en suivant le lierre changea. Ils n'avançaient plus de feuille en feuille avec la vigueur de l'enthousiasme. Ils ne songeaient point à leur peuple, à leur mission, à leur gloire s'ils triomphaient. La plante de la Déesse était devenue le fil qui les reliait à la vie, le seul salut possible. Le suivre était maintenant

une question de survie.

Au fur et à mesure qu'ils s'élevaient, ils sentaient de plus en plus le vent de Kaguluhan. Toujours aussi immobile, le lierre se dressait vers le soleil. Ute, Elk et Moasi voyaient à présent l'espace qui entoure la Terre. Leur nuage n'était qu'une parcelle blanche parmi d'autres.

Ils n'osaient plus flotter. Collés au lierre, ils craignaient en cessant de le toucher de se faire emporter par Kaguluhan. Ils l'escaladaient, serpents de fumée s'enroulant autour de sa tige, leur pensée en pointe au-devant d'eux. Ils ne parlaient plus, ne prenaient aucun repos, sentaient leur énergie s'amenuiser petit à petit et redoutaient l'instant où ils devraient se métamorphoser pour ne pas disparaître. La Déesse leur avait-elle rendu ce pouvoir ?

La traversée de l'espace parut infiniment longue à ces êtres pour qui le temps n'existait pas. Ils ne s'étaient de leur vie autant éloignés de la Terre, n'avaient jamais conservé ainsi, sans interruption, leur forme naturelle.

À deux reprises, Ute et Moasi se figèrent. Leur silhouette perdait de sa consistance, certaines de leurs volutes menaçaient de disparaître dans le vent de Kaguluhan. Le sens de leur mission leur échappait, la peur les paralysait, tous deux songeaient à lâcher le lierre inaltérable pour se laisser emporter.

À chaque fois, Elk les sauva. Il les entoura de sa fumée protectrice, leur redonna courage, insuffla en eux l'espoir et la volonté. Il étendit au-dessus d'eux sa pensée indomptable, leur prêta sa force et les anima pour qu'ils se remettent en route.

Sans la vigueur d'Elk, Ute et Moasi n'auraient jamais atteint le soleil. Ils n'auraient pas

éprouvé l'effroi et le ravissement de qui perçoit les explosions solaires à portée de volute, le rougeoiement intempestif, le feu incessant, orangé, mouvant, éblouissant, les vents déchainés, l'énergie pure capable de tout créer, et de tout détruire.

Longtemps, les Albes contemplèrent le soleil. Cette divine invention de la Déesse leur apparaissait dans toute sa complexité, impénétrable, immense, incontrôlable. Ils s'étaient approchés aussi près qu'ils le pouvaient. Le vent de Kaguluhan ne soufflait plus autour d'eux : le soleil les attirait vers lui, et ils avaient toutes les peines du monde à lui résister.

« Que devons-nous faire ? demanda Moasi.

— La Déesse a parlé d'un trésor, rappela Ute. Nous sommes devant l'élément du feu, le soleil. Nous devons trouver en lui de quoi progresser vers ce qui nous sauvera de Kaguluhan.

— Je nous vois mal attraper une flamme et repartir, railla Moasi. J'étouffe. J'ai l'impression de fondre, alors que je n'ai pas de corps !

— Le lierre file droit vers le soleil, observa Elk. Nous devons le suivre, impossible de faire demi-tour !

— Si nous avançons sans nous métamorphoser, le soleil nous aspirera, protesta Ute. Il brûle les arbres et toute vapeur disparaît devant lui. Nous devons changer de forme.

— Nous avons été créés par la Déesse, comment le soleil pourrait-il nous détruire ? insista Elk. Même si sa chaleur est très forte, je suis certain de pouvoir résister. En mutant, nous risquerions de rater quelque chose ! Et puis, quelle transformation nous servirait ici ? Tout végétal

brûlerait. Il faut avancer sous notre véritable apparence.

— Tentons de nous mêler au lierre, opina Moasi. Il est de nature divine, il nous protégera. Si nous sentons quelque chose à l'intérieur du soleil, nous pourrions toujours sortir et voir ce qu'il en est. »

Elk et Ute se rangèrent à cet avis.

Jamais encore les Albes ne s'étaient unis en une même métamorphose, ou ajoutés à un être existant. Il n'était pas dans leur caractère de s'associer en une seule entité.

Rien d'étonnant donc à ce que leurs premières tentatives se soldent par des échecs. Doué d'une vie propre, le lierre n'acceptait pas leur présence en lui. Ils auraient aussi bien pu se fondre dans de l'eau ou dans de l'air, chose qui était hors de leur pouvoir : la Déesse ne leur permettait pas de se mêler aux éléments fondamentaux.

Ils s'efforcèrent d'abord de devenir plante : un même être, où coexisteraient leurs trois esprits.

Que de difficultés ! Cela représentait un véritable exercice d'équilibriste. À la moindre erreur de l'un d'eux, la plante se désintégrait. Reliées entre elles par un fil ténu, leurs volontés peinaient à maintenir la connexion. Il fallait une seule pensée, un désir uni, une force constante. Toute velléité personnelle mettait un terme à leur entente ; toute initiative représentait un danger. Ils devaient s'ouvrir aux autres comme jamais ils ne l'avaient fait ; libérer esprits et volutes pour constituer une entité au-dessus de chacun d'entre eux.

Après d'innombrables ratés, ils parvinrent à former un être viable. Ils apprirent ensuite à s'orienter de feuille en feuille, sans tomber ni perdre le sens des directions. Pousser indépendamment vers le soleil eût été une erreur ; il fallait longer le lierre de très près.

Lorsqu'ils furent capables de s'unir avec une constance suffisante pour guider la plante d'une même âme, ils s'efforcèrent d'entrer dans le lierre. Ce qui seul paraissait impossible se fit à trois sans la moindre difficulté.

Ils furent les premiers surpris à sentir la sève étrangère les porter avec eux, l'être immense dans lequel ils se fondaient. Sans leurs exercices, ils auraient été aussitôt éjectés. Mais le lierre avançait, plongeait dans le soleil, et il n'était plus temps de reculer. Ils percevaient la chaleur de l'astre divin, sa dangereuse énergie ; sortir de la tige protectrice reviendrait à mourir.

Le lierre était si grand qu'ils ne parvenaient pas à prolonger leur conscience dans ses racines ou son extrémité. Peu coutumiers du fait, ils avaient l'impression de revivre leur première métamorphose, alors que l'afflux de sensations les empêchait de se concentrer sur une idée unique.

Plusieurs fois, leur esprit manqua d'être englouti dans la puissance divine. Tour à tour, ils se rattrapaient, envoyaient leurs pensées les unes vers les autres, et cette ronde continue leur donnait le fragile équilibre nécessaire pour avancer.

Alors qu'ils traversaient le centre du soleil, Elk brisa l'harmonie. Ils ne devaient pas passer sans emporter quelque chose qui les rapprocherait du trésor. Un fragment parfait, à l'image de la Déesse, qui se trouverait à l'exact milieu de l'astre divin.

Ute et Moasi tentèrent en vain de le retenir. À l'instant où il jaillissait, il s'évanouit dans la chaleur du soleil. Au même moment, la volonté déséquilibrée d'Ute et Moasi heurtait une pierre, à laquelle ils s'agrippèrent comme une bouée de sauvetage, l'entraînant avec eux au fil du lierre. Le minéral leur permit de retrouver l'harmonie qu'ils venaient de perdre ; il prit la place d'Elk dans le cercle de leur pensée.

Bercés par la sève, engourdis par la chaleur, ils eurent l'impression de vivre une éternité avant de quitter le soleil. Ils ne sentirent pas l'espace, le retour vers la Terre, la traversée des nuages, le changement d'atmosphère. Ils ne se rendirent pas compte qu'ils sortaient du lierre ; il leur semblait avoir toujours été là, à même la terre, assommés d'une torpeur caniculaire.

Étaient-ils apparus de leur propre chef, ou le lierre les avait-il expulsés ? Leur nom, leur quête, tout mit un temps infini à leur revenir. L'absence d'Elk ne leur causa pas d'inquiétude, l'étrange pierre à côté d'eux ne les intrigua pas.

Ils gisaient au sol, êtres de fumée informes et minuscules près des grandes feuilles de lierre.

5 Les Phryges et la géode de l'eau

_Jacass¹¹, fin discoureur, Lin¹² à la pensée précise et Ganji¹³ mesurée en tout progressaient sur le chemin de lierre. Élus par leurs pairs après d'innombrables polémiques, les trois Phryges s'efforçaient de rattraper leur retard. Les Albes avaient de l'avance ; ils sentaient leur présence passée et veillaient à placer leurs volutes sur les feuilles que leurs adversaires n'avaient pas effleurées.

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point, pérora Jacass. Ces têtes d'écorce se sont probablement perdus en route.

— N'en sois pas si sûr, tempéra Ganji. Les Albes sont peut-être moins réfléchis que nous, ils restent des Edrei sensibles à la parole de la Déesse.

— Des Edrei dégénérés, oui. Des êtres qui prétendent dicter la conduite de chacun et se refusent le moindre plaisir. Jadis, nous ne formions qu'un ; certains n'ont pas pu s'empêcher de vouloir aller à rebours de leurs semblables. Cette prière muette qu'ils pratiquent envers la Déesse, si ça ne relève pas du pur esprit de contradiction... Ils sont à l'origine de la grande scission. Ils sont la cause du mal qui ronge la Déesse. Leur bêtise et leur orgueil ne connaissent pas de borne.

— Et toi qui ne cesses de t'en plaindre, tu illustres à merveille ce qu'ils pensent de nous, le rabroua Lin. Ils voient dans les Phryges des êtres bavards que leur chance laisse en permanence



11. En anglais, "jackass" signifie « baudet ». En français, « jacasser » signifie « parler fort et beaucoup ».

12. Lin signifie « cheval » en navajo.

13. En navajo, « ghan-jih » signifie « moitié ».

insatisfaits : prouvons-leur qu'ils ont tort. »

Lin accéléra le rythme. L'allure constante des fourmis la frustrait : elle voulait avancer aussi vite que le vent de Kaguluhan. Son efficacité avait convaincu les Phryges de l'élire ; elle ne les décevrait pas. Sa tête recourbée s'arrondissait à la façon d'un bonnet, affirmant sa volonté.

Lorsque le chemin de lierre se scinda en deux, Lin s'immobilisa. Jacass et Ganji ne tardèrent pas à la rejoindre. Un peu plus loin, les nuages engloutissaient le vert chatoyant de la plante divine ; une deuxième tige s'élevait droit vers le ciel.

« Les fourmis partent vers la Terre, observa Ganji. Suivons-les ; elles sont nos meilleures guides.

— Les Albes ont pris l'autre chemin, remarqua Jacass. Aller vers le soleil, quelle présomption ! Cet embranchement est un leurre et ils sont tombés dans le piège. »

Descendre le long du lierre s'avéra plus difficile que le longer au-dessus des nuées. Non que ce fût une question de gravité : le vent de Kaguluhan s'accroissait, et les Phryges devaient s'astreindre à toucher les fourmis pour ne pas être emportés. Les insectes noirs suivaient toujours au même rythme la tige immobile, indifférents à l'épais brouillard blanc autour d'eux et à la température qui se faisait de plus en plus fraîche.

En dépit de leur nature éthérée, Jacass, Lin et Ganji sentirent bientôt les effets du froid. Les volutes de leurs pensées se mouvaient plus lentement ; certaines se matérialisaient en gouttelettes que le vent glacé de Kaguluhan emportait aussitôt avec lui. Les Phryges se mirent à craindre pour leur existence.

Ils tentèrent de prendre l'apparence des fourmis, mais ces animaux ne vivaient pas à de telles latitudes. Leurs pattes peinaient à se déplacer, les insectes divins les bouscullaient sans ménagement ; sans Lin, qui maîtrisait la métamorphose à la perfection, Jacass et Ganji se seraient plusieurs fois vus éjectés.

Lorsqu'ils atteignirent la surface de la Terre, sous forme de moucheron rabougris collés sur le ventre des fourmis, le doute ne fut plus permis. Ils se trouvaient à l'un des pôles de la planète. Ils percevaient un arrondi d'une blancheur qui aurait été aveuglante si une mer de nuages portée par le vent de Kaguluhan n'avait masqué le soleil.

La banquise était déserte. Au sommet inhospitalier du monde, Kaguluhan n'avait rencontré aucun obstacle. Les animaux qui vivaient ici avaient été parmi les premiers à disparaître.

Le chemin de lierre traversait la glace et s'enfonçait dans l'océan. Les Phryges se tenaient encore si hauts que cette vision prenait des airs d'apocalypse ; comme si la fin de toute vie aboutissait à un trou noir.

Le blizzard forçait, menaçant de les décrocher de leur perchoir précaire. Souverainement indifférentes, les fourmis filaient droit vers les flots. S'ils demeuraient insectes, les Phryges mourraient sitôt en contact avec l'océan glacé ; s'ils reprenaient leur forme originelle trop tôt, ils seraient emportés par la tempête de Kaguluhan.

Rassemblés sur une ouvrière, ils se tenaient prêts à l'impact. Ils redevinrent Edrei à l'instant où ils touchaient l'eau.

Espérant que les poissons fussent effrayés par leur silhouette fantomatique plutôt que

disparus à cause de Kaguluhan, les Phryges ne s'éloignèrent pas du lierre. Ils suivaient les fourmis divines, et ne tardèrent pas à sentir un courant qui tentait de les arracher à la protection de la Déesse.

« Kaguluhan est partout, déplora Jacass. Si nous devenons poissons, il nous emportera.

— Conservons le même stratagème, proposa Ganji. Accrochons-nous aux fourmis sous la forme de micro-organismes. Nous n'irons pas très vite, mais nous ne cesserons pas d'exister.

— Cela ne peut être ce que la Déesse attend de nous, protesta Lin. N'avons-nous hérité de la métamorphose que pour nous réduire à des insectes ? Un poisson sera infiniment plus vélocé. Nous devons prendre le risque.

— Alors unissons-nous, déclara Ganji. Un poisson normal, comme un Phryge solitaire, n'a aucune chance contre Kaguluhan : si nous fusionnons nos transformations, nous pourrions créer un être que le courant n'emportera pas si facilement. »

Jacass et Lin approuvèrent aussitôt l'idée. Dès leur premier essai, ils se fondirent en un poisson à trois têtes pourvu d'une énorme queue.

« Cette forme n'est pas des plus aérodynamiques, commenta Jacass.

— Vois comme nous avançons vite ! s'exclama Ganji. Restons près du lierre, il sera toujours temps de rompre la métamorphose. »

Les Phryges s'enfoncèrent sans difficulté le long de la plante. Le courant forçait, mais pas assez pour les inquiéter. Leur queue percutait très régulièrement le lierre ; les fourmis ne s'en

formalisaient pas.

Bientôt, ils se heurtèrent à un problème qu'ils n'avaient pas anticipé. Recouverte par des kilomètres de glace, l'eau était déjà sombre en surface ; il ne fallut pas longtemps pour qu'elle devienne noire comme de la suie. La pression autour d'eux leur indiquait l'exacte profondeur du lieu où ils se trouvaient. Ils étaient encore éloignés des abysses et le lierre ne donnait aucun signe de remonter. Ils ne verraient bientôt plus la clarté bleutée au-dessus de l'encre dans laquelle ils nageaient.

« Il est impossible de suivre le chemin dans ces conditions, observa Jacass. Nous devrions nous transformer en poisson électrique.

— Mauvaise idée, rétorqua Ganji. Le courant de Kaguluhan forçait. Les ténèbres nous empêchent d'anticiper son action.

— Devenons anguilles, opina Lin. Nous pourrions nous enrouler autour du lierre sans craindre d'être emportés. »

Trois anguilles suivirent bientôt le lierre, sans déloger une seule fourmi. La présence des insectes sur la fine branche invisible relevait depuis longtemps du miracle. À l'affût du moindre bruit, l'obscurité incitait les Phryges au silence.

Le froid autour d'eux s'intensifiait, plus lourd et plus épais à chaque mètre. L'eau même semblait se solidifier ; les ténèbres étaient palpables. Le courant de Kaguluhan forçait sur leur être sans produire aucun son. Enfermé en soi, chacun ruminait des pensées qui lui étaient propres.

Lin songeait à leur quête et à son aboutissement, à ses mérites et aux paroles de la Déesse. Plongée dans une réflexion intense, Ganji remuait d'innombrables arguments sur le passé, le présent et l'avenir. Jacass supportait mal le silence. Il se rappelait avec envie sa demeure dans les nuages, les joutes rhétoriques des Phryges, leurs louanges à la Déesse et l'insouciance des premiers jours de sa vie.

« Nous ne devrions pas être ici. »

Les paroles de Jacass furent aussitôt englouties par l'obscurité. Chaque mouvement le rapprochait un peu plus du fond de l'océan. Avant cet instant, il n'imaginait pas qu'il puisse y avoir des degrés dans les ténèbres. L'eau sombre qu'il fendait péniblement n'avait cependant rien à voir avec le liquide bleuté de la surface, ou même l'entre-deux des premiers abysses. Le moindre son prenait ici des allures de coups de tonnerre. Les fantômes se solidifiaient, les pensées prenaient corps : sous sa forme d'Edrei, Jacass n'aurait probablement pas supporté une telle pression psychique. Anguille, son esprit plus simple s'effrayait-il plus facilement ? Il ne sentait plus la présence de ses compagnons. Tout juste était-il encore conscient du lierre sur lequel il glissait ; le chemin divin ne lui avait jamais semblé si ténu.

« Nous ne devrions pas être ici, répéta-t-il.

— Jacass, reste concentré, lui intima Ganji.

— Les voix autour de moi, les entendez-vous ? Les couleurs, les voyez-vous ?

— Tout est noir.

— Le monde n'est pas ainsi. Kaguluhan n'a pas tout englouti. Je ne suis plus seul. Vois ce soleil bleu qui brille dans les abysses !

— Calme-toi, il n'y a rien à regarder. Nous devons continuer à suivre le lierre.

— Suivre le lierre ou les fourmis ? Les fourmis l'ont quitté, je ne les sens plus, ce chemin est faux, ici est le vrai monde. Vois ce soleil bleu qui brille dans les abysses !

— Jacass... »

Restée coite durant l'échange, Lin s'apprêtait à intimer le silence aux Phryges lorsqu'une vibration sur le lierre lui indiqua que Jacass venait de le lâcher.

« Reviens ! s'exclama Ganji. Jacass, tu ne dois pas t'éloigner, tu perdras ton chemin... Nous sommes sous un labyrinthe de roche, je l'ai senti alors que nous descendions. Seul le lierre te permettra de sortir ! Rappelle-toi, les Phryges ne peuvent outrepasser les vies des animaux qu'ils incarnent, si tu maintiens trop longtemps ta métamorphose, tu mourras. Reviens !

— Vois ce soleil bleu qui brille dans les abysses ! Tu ne me crois pas ? Attrape-le ! »

Ganji reçut en plein milieu du corps un projectile qui faillit lui faire lâcher le lierre. Elle allait le renvoyer dans les ténèbres lorsque la voix de Jacass se fit menaçante.

« Ne le jette pas ! C'est le soleil bleu. La Déesse le réclame.

— Jacass, reviens, s'impatienta Lin. Avancer est difficile, nous ne devons pas nous arrêter. Si tu ne te joins pas à nous, nous t'abandonnerons ici.

— Partez alors, ricana Jacass. Le soleil bleu est partout autour de moi. Kaguluhan ne peut rien contre moi. Partez... »

Il s'éloigna.

« Jacass ! cria Ganji.

— Garde bien le soleil bleu, Edrei, lui parvint la pensée de plus en plus évanescence de Jacass. Ne le lâche surtout pas, souviens-toi...

— Jacass !

— Les nuages ! Me voici de nouveau chez nous... »

La voix du Phryge s'évanouit. Ganji serrait de toutes ses forces la pierre qui avait manqué de lui faire perdre son chemin. Elle aurait voulu continuer à appeler Jacass ; sans pitié, Lin la poussait à avancer. Parfois, l'écho d'un rire inquiétant leur parvenait, un son dénué de logique, une réalité différente et inaccessible. Jacass errait dans l'obscurité, à chaque instant plus loin, à chaque seconde plus fou, persuadé de prier la Déesse au-dessus des nuages.

L'océan mettait une éternité à s'éclaircir. Ganji avançait sans réfléchir, concentrée sur la pierre que Lin lui avait à plusieurs reprises suggéré de jeter. Subrepticement, l'eau se réchauffa, les ténèbres opaques rendirent leur forme aux êtres, le lierre sembla s'épaissir, les fourmis furent de nouveau perceptibles.

Ganji et Lin ne s'autorisèrent aucune pause avant d'avoir atteint un récif corallien à l'abri des vagues, où demeuraient quelques poissons. Rien de comparable à la faune qui aurait dû

pulluler dans ces eaux, mais cela signifiait que Kaguluhan n'avait pas tout emporté.

6 Les Albes et la géode de la terre

Ute fut le premier à reprendre ses esprits. Ses volutes s'emplissaient de l'odeur de l'humus et de la fraîcheur sylvestre. Près de lui, la pierre rapportée du soleil restait tiède. Grise et rugueuse à l'extérieur, elle révélait quand on la retournait un cristal rougeoyant, faible évocation des formidables couleurs de l'astre divin. Son bord tranchant trahissait son incomplétude : pour refermer la géode, trois morceaux manquaient encore. Un par élément...

« Où est Elk ? »

La voix de Moasi manquait de fermeté ; sa pensée plus jeune tardait à se reformer.

« Elk a rejoint la Déesse, déclara Ute. Il est sorti du soleil trop tôt. La géode était cachée à l'intérieur du lierre... »

— Comment peux-tu être si sûr de toi ? Il faisait si chaud. Que signifie cette géode ?

— C'est elle que nous étions censés rapporter du soleil. Vois son éclat, cette chaleur constante, ce n'est pas une pierre anodine.

— Quel lien avec Elk ?

— Il pensait trouver autre chose à l'intérieur du soleil. Un instant de plus et il serait encore avec nous... »

Moasi ne répondit pas. Elle écouta les arbres pousser, les racines se frayer un chemin en terre, elle entendit l'absence d'oiseaux, d'insectes, de toute créature à l'exception des Albes.

AU PLUS PROFOND DE LA TERRE



Même ici, dans cette forêt vierge, le vent de Kaguluhan soufflait. Le lierre serpentait dans la jungle, ses feuilles plus vertes que toutes les autres, presque aveuglantes dans ce monde qui devenait à chaque seconde plus terne. Seuls les cristaux de flamme de la géode dégageaient une couleur aussi vive.

« La géode est survenue au moment où Elk est parti, lâcha-t-elle enfin. Peut-être est-ce grâce à lui qu'elle s'est trouvée là...

— La volonté de la Déesse est impénétrable.

— Ce qui signifie que l'un d'entre nous ne réchappera pas de la forêt, acheva Moasi. Une vie pour une géode. La Déesse prend des risques bien hasardeux.

— Viens, il est temps de nous remettre en route.

— Sans les Phryges, rien de tout cela ne serait arrivé ! Le monde serait entier. Elk demeurerait parmi nous. Nous jouerions à exister, comme cela a toujours été.

— Il faut avancer.

— Comment peux-tu rester aussi calme ? Je me souviens maintenant, tout me revient. Elk a protégé nos pensées dans l'espace, pour que le vent de Kaguluhan ne nous emporte pas. C'est grâce à lui que nous avons atteint le soleil. La Déesse n'aurait pas dû le reprendre !

— Nous devons suivre le lierre, insista Ute.

— Tout cela advient par la faute des Phryges ! Leurs cris, leurs bêtises, ne pouvaient-ils

cesser leurs exhortations et se recueillir comme nous pendant l'éclipse ? Ce sont eux qui ont détourné l'attention de la Déesse. Ils ne méritent pas d'exister. Toi qui restes calme, as-tu oublié à quel point tu les méprisais lorsque nous cheminions au-dessus des nuages ?

— Et toi qui tempêtes, n'as-tu rien appris de ce voyage ? N'as-tu pas contemplé la Terre qui se meurt, n'as-tu pas vu la fin de toute vie au-delà de Kaguluhan ? Crois-tu que tout tient à notre ridicule rivalité ? Aucun de nous n'a su se montrer digne de la confiance de la Déesse ; toute sa présence se résume désormais à cette interminable branche de lierre. Je me moque bien de l'interprétation de nos clans. Je suivrai le lierre jusqu'au bout. Il est la seule preuve tangible de la Déesse, son unique exigence. Je suis prêt à donner ma vie si cela s'avère nécessaire pour récupérer la prochaine géode. Peu m'importe, tant que j'accomplis la volonté de la Déesse. Si tu préfères attendre Kaguluhan, libre à toi. »

Ute ne laissa pas à Moasi le loisir de lui répondre. Constatant qu'il ne pouvait transporter la géode sous sa forme naturelle sans dépenser inutilement son énergie, il devint graine, pousse de sorte à s'enrouler fermement autour de la pierre et se déploya sur la surface de la terre.

Moasi préféra cheminer en tant qu'Edrei. Elle avançait bien plus vite ainsi, et trouverait plus rapidement... Quoi ? Que recherchaient-ils au milieu de la forêt ? Si le soleil représentait le feu, ce lieu se voulait-il une figuration de la terre ? Elle avait exploré bien des territoires avant le présent cataclysme : nul ne ressemblait à celui-ci.

Au fur et à mesure qu'elle progressait, la végétation s'intensifiait. À aucun moment elle

ne perçut le moindre cours d'eau, le plus petit souffle d'air ; des feuilles de plus en plus grandes prenaient toute la place, occultant par endroits le lierre divin. Fougères, mousses, arbustes, orchidées, champignons, les flores les plus variées coexistaient dans cet impossible climat. Les arbres se mêlaient entre espèces : le tronc d'un chêne s'enveloppait de feuilles de bananiers, la résine du pin dégageait des arômes de cerisier.

Bien qu'étant sous sa forme d'Edrei, Moasi entendait parler les végétaux. Leur exubérance contagieuse s'infiltrait dans ses volutes, leurs fragrances l'emplissaient de sentiments contradictoires, elle ressentait autour d'elle chaque plante et brûlait de les rejoindre lorsqu'elle se souvint d'Ute.

Sous sa forme de liane, il progressait beaucoup plus lentement qu'elle. Au milieu d'une végétation aussi luxuriante, Moasi risquait de le croiser sans le voir : mieux valait se métamorphoser près du lierre et l'attendre.

Plongeant ses racines dans l'humus, Moasi se fondit avec la forêt. De tout son être, elle appelait Ute. Devenue petit cactus aux longues épines, seul le nom de son compagnon empêcha la cacophonie ambiante de la submerger. Elle percevait avec une force décuplée les faibles échos qu'elle avait entendus étant Edrei.

Chaque être criait au monde sa joie de vivre. Les plus hauts d'entre eux, du bout de leurs feuilles, sentaient le vent de Kaguluhan, et puisaient dans la terre inépuisable l'énergie pour lui résister. Inquiets, d'autres trouvaient dans une floraison expansive le moyen d'exprimer un certain bonheur.

Ute, Ute, Ute, pensait Moasi.

La terre ne lui avait jamais paru si fertile. Cactus, elle aurait dû se réjouir dans le sable et la sécheresse ; ici, au milieu de cette végétation luxuriante, elle s'estimait pourtant chez elle. Un pouvoir inédit coulait dans sa sève. Le fait qu'elle soit cactus prouvait la divinité du terreau dans lequel elle croissait ; tout Albe commençait sa métamorphose sous forme de graine. Moasi, cependant, avait poussé à peine plantée. Elle aurait voulu extérioriser sa joie et sa peur dans une splendide floraison. Même si cela, dans l'espèce qu'elle incarnait, signifiait la mort.

Ute, Ute, Ute, pensait-elle.

D'autres racines touchaient les siennes. Des plantes sœurs, des amis qui ne l'abandonneraient pas. Des êtres qui, comme elle, craignaient Kaguluhan. Tant de mémoires, tant de vies, tant d'endroits sur la planète, tant de sensations dans ces êtres qui la rejoignaient ! Fut-elle devenue pin ou épicéa, elle n'aurait pas eu assez de temps pour tout écouter.

Ute, Ute, Ute.

Lorsqu'une liane vivace la percuta, elle reprit sa forme d'Edrei. Près d'elle tourbillonnait Ute. Entre eux reposait la géode.

Ute, Ute, Ute.

Pourquoi ce nom ?

« Moasi. »

Lorsqu'elle entendit la voix d'Ute, la mémoire lui revint. Ses souvenirs dominaient à nouveau les échos des plantes.

« Ute. »

Les volutes de son compagnon s'apaisèrent.

« J'ai répété ton nom sans savoir pourquoi. Moasi. Je te cherchais, je ne te percevais plus. Sans ton nom pour me guider, j'ignore ce qui se serait produit... C'est un miracle que je n'aie pas perdu la géode.

— Moi aussi, Ute, sans toi j'aurais tout oublié. Quelle est cette forêt ? Pourquoi les plantes y sont-elles si bavardes ?

— Alors que j'étais liane, des racines ont tenté de me retenir. Des pensées, des cris, des souvenirs. Plus je suivais le lierre, plus j'étais attiré vers l'avant. Vers un esprit qui domine tous les autres.

— Je ne me suis pas transformée assez longtemps pour l'entendre.

— C'est l'arbre premier, Moasi. Le plus ancien végétal du monde. La légende veut que ses racines soient des algues à l'opposé de la Terre.

— Il doit détenir le fragment de géode que nous recherchons. »

Le silence unit Ute et Moasi dans une même crainte. S'ils se métamorphosaient tous les deux, qui crierait leur nom pour les ramener à leur forme originelle ? La forêt, sans les menacer

comme le soleil, ne leur était pas exactement favorable...

La solution s'imposa à eux aussi facilement que devant l'astre divin. Accoutumés à l'exercice, ils accordèrent leurs pensées pour se transformer en une plante unique, qui s'enroulait le long du lierre en traînant avec elle la géode du soleil.

Dans le sol, leurs esprits s'entrelaçaient en une lente progression. Les racines étrangères saturaient la terre de leurs murmures, poussant les Albes dans les retranchements de leur être partagé. La terre partout, friable et solide, surface et profondeur, terre sèche et fertile, origine et devenir de toutes les créatures. Le lierre de la Déesse traçait un sentier d'or au milieu de cet océan brun, une voie de silence dans la clameur des êtres sans paroles.

Ute et Moasi ne comptèrent pas les jours, le nombre de feuilles qu'ils développaient, la quantité de terre qu'ils remuaient ; ils grandissaient, poussaient à leur rythme de plante, emportés par la nécessité de la métamorphose dont ils avaient été trop longtemps privés. Le souvenir de leur quête et l'importance de la géode demeuraient en arrière-plan, rêve constant, confondu avec une réalité qu'ils se persuadaient capables de quitter dès qu'il le faudrait.

Ils ne perçurent pas l'écho des voix qui s'amplifiait, la terre autour d'eux qui se densifiait, riche de toujours plus d'histoires et de potentialités.

Aussi, quand ils atteignirent l'arbre premier, furent-ils à la fois heureux et surpris. Heureux Ute le sage, de parvenir à l'une des plus somptueuses créations de la Déesse ; surprise de Moasi, tant de puissance, tant de temps contenus autour d'elle.

Leurs racines appréciaient la beauté de l'arbre premier mieux que ne l'auraient fait leurs sens d'Edrei. Elles leur représentaient l'être dans sa totalité, de ses germes enfouis immensément loin à ses bourgeons aériens que le vent de Kaguluhan emportait à mesure qu'ils se formaient. Le chemin de la Déesse se poursuivait dans un inextricable labyrinthe de bois et de terre. Ute songeait à s'en écarter pour écouter un instant la voix de l'arbre premier. Moasi résistait de toutes ses forces, certaine que quitter le lierre les condamnerait. Leur désaccord progressait à chaque centimètre gagné, s'accroissait, menaçait de briser l'équilibre si âprement prolongé. Leurs esprits s'affrontaient en des arguments muets.

« Nous aurons accès à la mémoire du monde ! disait sans l'usage de mots Ute à Moasi. L'arbre premier saura comment restaurer la Déesse, lui qui vit depuis si longtemps. Il saura expliquer l'origine du conflit entre les Albes et les Phryges, pourquoi ce qui est un fut divisé, là où finit le vent de Kaguluhan. Les bourgeons emportés ne meurent pas, imagine qu'ils poussent ailleurs, dans une autre création ! Et ces plantes qui nous entourent, c'est toute la mémoire de la terre qui est ici contenue ! »

Et Moasi, en métamorphe de moindre talent qu'Ute, ne parvenait pas à répondre, envoyait ses émotions à l'état brut, méfiance, ignorance, crainte, supplication.

Lorsqu'ils passèrent sous le centre de l'arbre premier, le point où jadis sa graine avait été plantée, Ute céda.

Il brisa l'harmonie de la mutation, créa un embranchement dans leur plante et s'enroula autour de l'arbre premier.

Alors qu'une deuxième géode s'empêtrait dans ses racines, Moasi sentit la présence d'Ute s'effacer. Il ne s'évaporerait pas comme l'avait fait Elk, non : il s'évanouissait lentement, joignant sa voix à celle des autres, simple végétal parmi des millions, et son être se résumait à quelques mots épars rescapés de ses souvenirs disparus.

Important avec elle les deux géodes, Moasi utilisa la terre fertile pour pousser plus vite. Fuir, si une plante le pouvait. Elle s'élança jusqu'à ce que le lierre regagne les nuées.

Alors seulement, elle reprit sa forme d'Edrei. Sa mémoire était intacte ; le nom d'Ute la préservait à jamais de l'oubli...

Près d'elle, le nouveau fragment de géode luisait d'un éclat brun-vert. Il s'emboîtait parfaitement avec la pierre du soleil.

Deux manquaient encore, et la Déesse lui ordonnait de remonter au ciel.

Les Phrygées et la géode de l'air

Redevenue Edrei, Ganji examina la pierre de Jacass. Sa surface rugueuse de caillou sans intérêt dissimulait un intérieur cristallin, brillant de toutes les nuances de bleu. Azur, turquoise, nuit, les teintes jouaient dans la lumière, insaisissables, incomplètes.

« C'est un fragment de géode. »

Le murmure de Ganji resta sans réponse. Lin observait la pierre d'un air circonspect.

« Nous cherchons le trésor de la Déesse, reprit Ganji. Cette pierre est-elle censée nous y conduire ?

— Les paroles de la Déesse évoquaient les quatre éléments, se rappela Lin. Je suppose que chacun d'eux renferme une géode.

— Il en reste donc trois à récupérer. Nous n'y parviendrons jamais à temps...

— Ne désespère pas si vite.

— L'eau nous a coûté Jacass. Si chaque élément réclame une vie, nous n'y arriverons pas. Comment a-t-il su que le fragment de géode se cachait là-bas ? Il a parlé d'un soleil bleu. S'il ne s'était pas éloigné, nous aurions traversé l'océan en vain. Est-ce ainsi que l'a voulu la Déesse ? Pourquoi n'avons-nous pas partagé la vision de Jacass ?

— Tu t'inquiètes trop. Continuons à suivre le lierre. »



LES PHRYGES ET LA GÉODE DE L'AIR

Le chemin de la Déesse sortait de l'eau pour aller vers le ciel. Hors des flots, le vent de Kaguluhan reprenait ses droits ; Lin et Ganji progressaient avec une prudence accrue. Métamorphosées en oiseaux pour porter la géode, elles se tenaient prêtes à devenir reptiles pour mieux s'accrocher à leur seule protection.

Avant d'atteindre les nuages, le lierre bifurquait vers l'horizon. L'air était étrangement calme. Les plumes de Lin et Ganji luisaient dans une chaleur moite. Chaque battement d'ailes leur demandait un peu plus d'énergie.

Au bruissement des vagues succéda celui des feuilles. Le zéphyr imprégnait les arbres d'une frénésie inédite ; l'atmosphère était remplie de sons.

Le lierre continuait à monter. Les forêts cédèrent la place à des buissons. Lin et Ganji survolaient à présent des montagnes. L'air sifflait entre leurs sommets une mélodie propre, de plus en plus forte alors que les Phryges progressaient. Musique impalpable et pourtant bien réelle, dont les Edrei savouraient la puissante et terrible beauté.

Hypnotisées par le son, Lin et Ganji en oubliaient de s'échanger la géode régulièrement. Enfermée dans les serres de Lin, la pierre se réduisait à un éclat bleu. Sous sa forme d'aigle, la Phryge sentait les courants contraires traversant les aiguilles vertigineuses. Dans ce monde gris et blanc, les souffles qui se mêlaient au sien devenaient plus tangibles que les êtres visibles.

Alizé, mistral, harmattan, sirocco, khamsin, chinook, bora, zonda, tous les vents convergeaient vers un point situé au-delà des prochaines montagnes, au bout du chemin de lierre

qu'arpentaient les fourmis industrielles. Les courants créés par la Déesse repoussaient l'air de Kaguluhan, bouffées de vie portant le sable, l'eau, le froid ou le chaud selon les lieux et les saisons.

Lorsque Lin et Ganji franchirent le dernier col, elles réalisèrent que tout demi-tour était impossible. Au milieu d'un haut plateau qu'encadrait un cercle de monts enneigés, les vents convergeaient, unis en une formidable tornade. Même en l'absence de Kaguluhan, redevenir Edrei ici était des plus hasardeux. La géode risquait de tomber, de se perdre ou de se briser ; nul ne savait si la conscience des Edrei survivrait à une telle déferlante.

Au fur et à mesure que les Phryges s'approchaient, l'ouragan grandissait. Ce qui de loin ressemblait à un tourbillon blanc évoluait en une colonne d'air aussi large qu'une montagne. Le sommet de la tornade s'évasait jusqu'à se confondre avec le ciel dans un calme hors de propos. Lin et Ganji n'avaient jamais rien vu d'à la fois si beau et si effroyable_.

Les vents soulevaient avec eux de la terre, des branchages, et même des gouttelettes d'eau prisonnières de leur force immatérielle. Bien que le pied du cyclone parcoure de larges pans de sol, la tempête demeurait au centre des montagnes.

Le lierre s'enfonçait dans le mur de nuages. Lin et Ganji peinaient à se maintenir près du chemin de la Déesse.

« Devenons serpents ! cria Ganji. Je ne peux pas rester moineau plus longtemps, je vais me faire emporter !

— Si je change de forme, je lâche la géode, protesta Lin. Le vent est trop fort. Il l'entraînera

avant **que** ma métamorphose soit achevée. »

Dans un éclat de lumière, Ganji se transforma en python_. Un gigantesque serpent vert émeraude, plus épais que le lierre. Lin n'eut pas besoin d'explications ; elle se laissa emprisonner dans les anneaux de la Phryge. Ainsi progressèrent-elles péniblement, aveuglées par les débris que le vent projetait dans leurs yeux.

Des cris d'animaux leur parvenaient, hurlements de créatures déracinées qui cesseraient bientôt d'être au monde. Elles approchaient de la tornade ; la Terre se résumait à un air gris et suffocant, un souffle qui volait la respiration au lieu de la donner. Ganji serrait le lierre à s'en faire mal. À n'en pas douter, le prochain fragment de géode se trouvait au centre du cyclone. Elles y parviendraient à deux, Ganji se l'était promis.

« Lâche-moi ! cria Lin à plusieurs reprises. Je te ralentis. Prends la géode et atteins le cœur de l'ouragan ! »

Ganji l'ignore. Chaque centimètre franchi dans ce mur invisible lui semblait une victoire. Comment pouvait-on être paralysé par l'air ? Rien n'était aussi solide que cette barrière immatérielle.

Soudain, Ganji le sentit.

Le mouvement qu'elle venait de faire serait le dernier. Elle ne pouvait plus reculer ni avancer. Lin pendait comme morte entre ses anneaux, sa voix ne parvenait plus à se faire entendre dans la tempête. Un courant ténu filait vers le centre de la tornade, un filet d'air autour du lierre.

Trop faible pour porter un python ou un aigle, suffisant pour un moineau.

« Transformons-nous toutes les deux, disait l'esprit de Ganji. Toutes les deux, nous atteindrons le milieu de l'ouragan. »

Mais Lin murmurait obstinément l'impossibilité de changer de forme, se cramponnait de toutes ses forces à la géode essentielle.

Quand elle comprit la pensée de Ganji, il était trop tard. La Phryge était redevenue Edrei ; son corps de fumée créait autour de Lin un calme souverain. Une opportunité qui ne durerait pas, car les volutes de Ganji se décomposaient à vue d'œil.

Lin vola à toute allure le long du lierre, insensible au vent, vite, toujours plus vite, pour arriver à temps au cœur de l'ouragan, avant **que** Ganji ne soit entièrement consumée. La paix et la bienveillance qui émanaient d'elle rendaient sa disparition d'autant plus insupportable. Pourquoi les rôles n'étaient-ils pas inversés ? Moins intelligente que Ganji, moins raffinée que Jacass, Lin ne méritait pas d'être cet aigle qui fendait le mur de nuages, cette créature qui perçait enfin la tornade pour atteindre son œil tranquille, alors que Ganji achevait de s'estomper. Emportée par l'air, comme Jacass avait été absorbé par l'eau. Et là, à portée de serre, flottait la géode, qu'un vent favorable portait jusqu'à elle.

Une pierre dont les cristaux blancs avaient un cœur gris ponctué de mauve, un fragment qui s'emboîtait à la perfection avec celui de l'océan. Deux manquaient encore.

Lin ne voulait plus y songer alors qu'elle redevenait Edrei pour suivre le chemin de

LES PHRYGES ET LA GÉODE DE L'AIR

lierre jusqu'au-dessus des nuages. Pleine de l'énergie accumulée durant sa métamorphose, elle soulevait sans peine les deux géodes dans ses volutes.

8 Retour dans les nuages

Dans le ciel planait un chemin de lierre. Des fourmis noires arpentaient ses feuilles verdoyantes. Sa tige d'un brun profond paraissait indestructible. Une ligne sombre dans un océan de blanc. Il fallait un œil acéré pour discerner les deux silhouettes qui se faisaient face, transparentes, leurs méandres où flottaient quatre fragments de géode colorée. Sans visage ni membres, leurs pensées roulaient furieusement. Chez l'une, elles se matérialisaient sous forme de pointe ; chez l'autre, elles prenaient l'apparence d'un arrondi tumultueux.

Nul n'aurait pu dire combien de temps Moasi et Lin restèrent ainsi à s'observer.

« Où sont les Edrei ? lâcha enfin Moasi. J'ai suivi le lierre jusqu'ici. J'ai vu l'embranchement qui conduit au soleil. Les Albes devraient être ici.

— Notre territoire est un peu plus loin, murmura Lin. J'ai reconnu les nuages en venant mais je n'ai pas voulu l'admettre. Les Phryges vivaient où se tient le cyclone. Les cris d'animaux...

— Les plantes. »

Trop complexes pour s'exprimer à travers des mots, les pensées des Edrei se mêlèrent. Chacune vit ce qui était arrivé aux compagnons de l'autre, et chacune comprit que les siens n'étaient plus. Les nuages alentour résonnaient des échos de leur débandade. Le vent de Kaguluhan avait forcé, les Albes s'étaient réfugiés sur Terre tandis que les Phryges trouvaient leur salut dans les airs. Les premiers finirent happés par l'arbre premier ; les seconds furent emportés par l'ouragan.



Plus aucun Edrei ne vivait en dehors de Lin et de Moasi. Plus aucun espoir n'existait autre que les quatre géodes qui, à leur grande consternation, demeuraient incomplètes après tant d'épreuves. Elles s'efforcèrent en vain de les rassembler : un minuscule fragment manquait encore aux couleurs de l'arc-en-ciel que renfermait la pierre.

Seule une voie restait inexplorée : celle qui se poursuivait au-delà de leur foyer. Le lierre qui jadis s'arrêtaient à leur nuage avait continué à pousser. Il se prolongeait en suivant le vent de Kaguluhan.

« Tout cela est de votre faute, éructa Lin en chemin. Je ne peux contenir ma colère plus longtemps.

— Tu as vu mes pensées, Phryge. N'as-tu pas ressenti la terreur en percevant la déformation du monde provoquée par Kaguluhan ? Nos conflits sont vains.

— Si vous n'aviez pas à ce point voulu vous placer au-dessus de tout, vous n'auriez pas détourné l'attention de la Déesse. Nos compagnons seraient encore en vie. Traîtres à la parole divine, il faut toujours que vous vous prétendiez supérieurs aux autres Edrei. Je ne le supporte plus !

— Que dire de vous, vains bavards insatisfaits ? Vous vous vantez de réinventer le monde et ne faites que stagner dans une rhétorique oiseuse.

— Qui a provoqué la grande scission ? Qui a rompu l'unité des Edrei en clamant mieux comprendre la Déesse que ses aînés ? Les Albes mauvais penseurs sont la cause de tous nos maux.

— Les Albes existaient avant les Phryges. C'est vous qui avez créé une nouvelle prière, parce que vous étiez incapables d'apprécier celle qu'exigeait la Déesse. La Guerre du Culte était la conséquence logique de la grande scission. D'abord une pensée différente, un prétexte à tout interpréter autrement, puis l'insulte suprême, le déni du silence pendant la prière.

— Albe perfide, traître en tout qui réinvente l'Histoire ! Combien de fois les Phryges honnêtes ont-ils été trompés par les tiens ? Combien de promesses non tenues, d'actes vindicatifs et égoïstes sous couvert de sainte morale ? »

Ainsi énumérèrent-elles les torts et les reproches au fil de leur progression, et aucune ne voulait céder à son adversaire. Ah, si Ute, Ganji, Elk ou Jacass avaient triomphé à leur place, l'argument serait déjà terminé, pensaient-elles en aparté. Eux auraient pu dépasser leur insuffisance. L'emporter sur n'importe quel Edrei par leur mérite.

Elles s'affronteraient encore si le lierre n'avait soudain rebiqué.

La plante divine retournait vers elles son dernier bouton. Un bourgeon rose orangé. Un bulbe cristallin à la consistance minérale... D'un même mouvement, Lin et Moasi en approchèrent les fragments de géode si durement acquis. Les quatre morceaux s'emboîtèrent les uns dans les autres autour de la pousse céleste. Une lumière glissa le long des fissures : la pierre devint une et brilla d'un éclat aveuglant.

Alors, Lin et Moasi virent ce que leurs querelles les avaient empêchées de percevoir... Près d'elles, les nuages disparaissaient. Emportés par le vent de Kaguluhan, ils tombaient dans un

néant sans fond, aussi impénétrable que les abysses et vaste comme l'univers. Le bord du monde déformé observé depuis le soleil. La larme creusée dans le cœur de la Déesse.

La géode reconstituée brillait de mille feux. Elle avait ouvert un passage dans l'abîme, un fil d'or sur lequel se précipitèrent les Edrei. Au bout se trouvait le trésor de la Déesse. Les plus vives couleurs et les plus belles matières se reflétaient dans les volutes de Lin et Moasi.

À l'instant où elles atteignaient le trésor, Kaguluhan s'y engouffra. Après tant de temps, le frère venait enfin à bout des résistances de la sœur.

Teintes et substances s'envolèrent dans un tourbillon de pensées et de sensations. Bientôt, il ne resterait plus rien. Et la Déesse, toujours, pleurait. Plus que toutes leurs épreuves, cette douleur eut raison de la rivalité entre Lin et Moasi. Sauver celle à qui elles devaient leur existence éveilla leurs plus profonds instincts.

En ouvrant leur esprit, elles acceptèrent l'évidence qu'elles avaient si longtemps nié. Les Edrei ne faisaient qu'un. Les Albes et les Phryges étaient illusoires. Leurs pouvoirs même se limitaient à l'aune de leur pensée. Dépasant l'animal et le végétal, elles s'unirent en une chimère que le vent de Kaguluhan ne pouvait renverser. Une créature assez puissante pour protéger le dernier trésor de la Déesse. Un coffret d'or que décorait un chemin de lierre. Une cassette que retint l'être qui les réunissait. Dragon de bois crachant du cristal, être impossible et réel, leurs griffes vertes acérées et embaumées ouvrirent le précieux contenant en battant le vide de leurs ailes formidables.

Repoussé loin de la Déesse, le vent de Kaguluhan ne put emporter les mots qui jaillirent

du coffret d'or. Des lettres qui s'inscrivirent à même l'air, attendant d'être lues à l'unisson par Lin et Moasi.

« PAR-DELÀ L'Océan d'une douceur profonde,
Sous le feu chatoyant aux lueurs vagabondes,
Dans la terre éperdue de lumière et d'agrumes,
À travers la nuée des écharpes de brume,

Les peuples ennemis pour toi se sont unis,
Sont passés par la peur, la mort et la folie,
Ont traversé le gouffre de ton cœur meurtri.

Écoute, Ô NEHEMAH, Déesse créatrice,
Le trésor révélé par nos lèvres novices :

Guéris, Ô NEHEMAH, dont le trésor est vie ! »

Quand les Edrei se turent, les mots se déversèrent sur la Terre en une pluie d'or. Un or si lumineux qu'il obligea Lin et Moasi à fermer les yeux.

9 Un nouveau départ

Au commencement étaient les jumeaux célestes : Nehemah la Créatrice et Kaguluhan le Destructeur.

De leur étreinte naquit le monde.

Alors que la Déesse créait à foison, le Dieu emportait le surplus qui aurait étouffé la vie.

Lin et Moasi sourient. Elles se tenaient dans un jardin enchanteur. Très loin en dessous des nuages. Des Edrei, il ne restait rien. De la vie même, beaucoup demeurerait à reconstruire. La Déesse venait de leur faire un ultime cadeau.

Elles étaient désormais des êtres de chair et de sang. Des créatures nouvelles, marquant le début d'une ère différente. Elles avaient perdu le don de la métamorphose. Un autre leur avait été octroyé. Un talent qui demandait deux mains, dix doigts et un esprit.

Lin et Moasi étaient devenues les premiers êtres humains, et détenaient le pouvoir de transmettre la vie. Inspirées par la Déesse, elles se mêlèrent à la faune terrestre. Au fil des siècles, leur nouveau peuple remodela le monde et se multiplia. Peu à peu, leurs histoires se transformèrent en une infinité de légendes associant inextricablement le vrai et l'imaginaire...

Bien qu'elles se soient unies pour combattre Kaguluhan, Lin et Moasi ne parvinrent jamais à porter les mêmes couvre-chefs. Ce trait de caractère fut transmis à leur descendance, qui s'appliqua en tout à cultiver la différence en dépit d'une évidente ressemblance.



De nombreuses notions nous ont été léguées par les Edrei. Savoir s'entendre au bon moment, se montrer juste pour rester digne de la Déesse : au fil des millénaires, ces préceptes furent mis en œuvre avec des résultats pour le moins discutables.

Seule une passion commune habite encore aujourd'hui les hommes, l'héritage le plus universel et sans doute le moins bien compris de Lin et Moasi.

La fascination pour les trésors.

Traditionnellement enfermés dans un coffre...

Déversés sur la Terre par Kaguluhan, les diamants de soleil sur l'eau, les rubis dans le feu, les perles de rosée sur l'herbe, les coulées d'or des volcans, les saphirs des étoiles et les opales boréales attendent toujours d'être trouvés¹⁴.

14. Il est temps de nous quitter. Ça a été un plaisir de vous permettre d'y voir plus clair et de vous servir de note de bas de page. Comme l'a dit Alphonse de Lamartine : « On voudrait revenir à la page où l'on aime. Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts. » Cela étant dit, il ne me reste plus qu'à vous dire « au revoir ». Prenez soin de vous et gardez une pensée pour les notes de bas de page, qui certes utiles, laissent parfois les gens bien indifférents. Sincèrement vôtre, La Note de Bas de Page.